

Le Chat Murr

Kater Murr « ...un chat doué d'esprit, de raison et de griffes acérées » (E.T.A. Hoffmann)

LE BLOC-NOTES DE DOMINIQUE HOIZEY N° 58

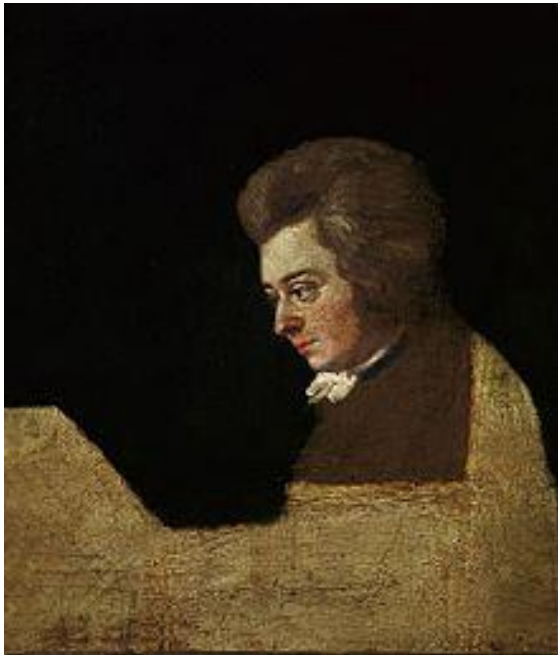
Dominique Hoizey 60, rue des Moissons 51100 Reims <http://lechatmurr.eklablog.com/>

FÉVRIER 2021 ISSN 2431-1979

NUMÉRO SPÉCIAL

Le roman de Mozart

*In memoriam Marie-Josèphe Hoizey
en souvenir de nos belles journées passées à Salzbourg*



Portrait inachevé de Mozart par Joseph Lange

L'art doit-il nous donner ce que la réalité nous refuse ? Le poète allemand Eduard Mörike le pensait. Et la nouvelle qu'il écrivit à l'occasion du centenaire de la naissance du compositeur, *Le Voyage de Mozart à Prague*, en témoigne. Cette fiction a pour arrière-fond la création à Prague, le 29 octobre 1787, de *Don Giovanni*. Au cours du voyage, Mozart pénètre dans le parc d'un château où il est attiré par un oranger qui éveille en lui un souvenir d'Italie. Il saisit une orange « pour en sentir l'exquise rondeur et la fraîcheur juteuse », mais il est surpris par le jardinier qui le prend pour un voleur. Mozart lui remet un billet pour la comtesse qui, enchantée, l'invite au château. Il est reçu de la meilleure façon et fait la connaissance d'Eugénie, fiancée à un baron : « On avait ouvert le piano à queue, la partition des *Noces de Figaro* était sur le pupitre ; la fiancée, accompagnée par le baron, chanta l'air de Suzanne dans la scène du jardin, où l'on respire la douceur de la passion comme les parfums d'un soir d'été.¹ »

LIRE LA SUITE PAGES 2-3

Sacha Guitry et le génie de Mozart

LIRE PAGE 4

Le roman de Mozart

SUITE DE LA PAGE 1

La nouvelle d'Eduard Mörike, *Mozart auf der Reise nach Prag* (*Le voyage de Mozart à Prague*), n'est pas la seule page littéraire que j'ai lue par curiosité mozartienne. Poètes, romanciers et dramaturges n'ont pas hésité à donner libre cours à leur imagination pour partager avec leurs lecteurs une même admiration pour celui que Johannes Kreisler, le malheureux maître de chapelle des *Kreisleriana* d'Ernst Theodor Amadeus Hoffmann, définit comme le maître « du merveilleux qui habite les profondeurs de notre esprit² ». C'est *Le Loup des steppes* d'Hermann Hesse qui me vient immédiatement à l'esprit : « Un rire retentit derrière moi, clair et glacial, venant des régions inaccessibles à l'homme, survolant la souffrance vécue, engendré par l'humour divin. Je me retournai, gelé et ensorcelé par ce rire, et je vis venir Mozart. Il passa en riant, se dirigea négligemment vers une loge, ouvrit la porte et entra. Je le suivis avidement, lui, le dieu de ma jeunesse, l'idéal perpétuel de ma vie et de mon admiration. La musique résonnait toujours. Mozart s'était accoudé à l'appui de la loge, le théâtre restait invisible,

l'espace incommensurable était empli de ténèbres.³ »



Autoportrait de E. T. A. Hoffmann
Alte Nationalgalerie (Berlin)

Ce rire prêté à Mozart par Hermann Hesse n'a rien à voir avec celui du Mozart du film de Milos Forman qui emprunta son sujet à la pièce de Peter Shaffer, *Amadeus*, inspirée par Alexandre Pouchkine. Sans doute parce qu'il admirait trop exclusivement Mozart, ce dernier ne s'inquiéta pas de savoir si la rumeur d'empoisonnement était fondée. Son *Mozart et Salieri* en témoigne. Mozart et Salieri sont attablés dans une auberge. Mozart, préoccupé, raconte qu'« un homme de noir vêtu » lui a commandé un requiem, puis ils parlent de Beaumarchais. Mozart demande à Salieri s'il est vrai que Beaumarchais empoisonna quelqu'un. Salieri en doute. D'ailleurs, poursuit Mozart, le génie et le crime sont incompatibles. C'est à ce moment que Salieri verse du poison dans le verre de Mozart qui s'installe au piano pour jouer un morceau du *Requiem*, mais il se sent mal et sort. Salieri, seul, se demande si Mozart n'aurait pas raison :

Je ne serais pas un génie ? Car le génie, le crime sont choses incompatibles. C'est faux...⁴

Jamais, plus que *Don Giovanni*, une page de Mozart n'a été aussi présente dans la littérature que l'opéra des opéras qu'il faut, selon l'heureuse formule d'Henri Ghéon, recevoir « en plein corps, comme une explosion⁵ » pour en saisir le sens et la vertu. Les proses d'écrivains ne manquent pas pour convaincre l'auditeur de se laisser entraîner dans cette « aventure dans les éléments sombres de l'homme⁶ » dont parle avec intelligence Pierre Jean Jouve, mais si elles n'ont pas toutes le brio dont le poète de *Sueur de sang* fait preuve dans son analyse de *Don Giovanni*, elles témoignent d'un même engouement qui fit écrire à François Mauriac que la musique de *Don Giovanni* « éclaire notre destin d'une lumière si pure et si terrible » qu'au sortir de la représentation à laquelle il assista à Salzbourg

en 1934 « beaucoup ressentait la peur de Dieu pour la première fois de leur vie⁷ ». Le romancier aurait pu faire siennes les impressions de l'« enthousiaste en voyage » du *Don Juan* d'Ernst Theodor Amadeus Hoffmann : « À l'andante, [...] la prescience d'une terrifiante horreur remplit mon âme. À la septième mesure de l'allegro la triomphante fanfare retentit comme une jubilation sacrilège ; dans une nuit profonde, je vis des démons de feu allonger leurs griffes brûlantes vers des êtres vivants et joyeux qui dansaient gaîment sur la mince voûte d'un abîme sans fond. Le conflit de la nature humaine avec les puissances inconnues et terribles qui l'entourent apparut clairement aux yeux de mon esprit.⁸ »

Imagine-t-on Mozart ailleurs qu'au Ciel ? Non, et il en est ainsi dans *Mozart and the Wolf Gang* d'Anthony Burgess. On chuchote que Mozart serait l'être le plus proche de Dieu. C'est du moins ce qu'on apprend d'une conversation entre musiciens (Beethoven, Mendelssohn, Wagner...) qui bavardent en attendant le lever de rideau d'un opéra dont le compositeur et le librettiste sont « des esprits bienheureux qui ont perdu leurs noms avec leurs corps⁹ ».

Que de rencontres mozartiennes au détour d'une page ! Je pense à *Ulysse* de James Joyce. N'y fredonne-t-on pas çà et là un air connu tel que *Là ci darem la mano* ? Félix, le héros du roman inachevé de Carl Maria von Weber, *Tonkünstler Leben (La vie d'un musicien)*, se rend à une représentation de *Don Giovanni*. On en retrouve l'immortel finale chez Balzac, dans *Le Cabinet des antiques* : « Ce terrible finale ardent, vigoureux, désespéré, joyeux, plein de fantômes horribles et de femmes lutines, marqué par une dernière tentative qu'allument les vins du souper et par une défense enragée ; tout cet infernal poème, Victurnien le jouait à lui seul ! » Je n'oublie pas *Le Docteur Faustus* de Thomas Mann quand, au début du mystérieux document laissé par le compositeur Adrian Leverkühn, celui-ci raconte qu'il lisait l'essai de Kierkegaard sur le *Don Juan* de Mozart quand il sentit... une étrange présence.

1. Eduard Mörike, *Le Voyage de Mozart à Prague*, nouvelle traduite de l'allemand par Albert Béguin, Éditions Ombres, 1989, p. 35. 2. E.T.A. Hoffmann, *Kreisleriana*, traduction par Albert Béguin, in *Romantiques Allemands*, Bibliothèque de la Pléiade /Gallimard, 1963, I, p. 901. 3. Hermann Hesse, *Le Loup des steppes*, in *Romans et nouvelles*, traduction de Juliette Pary, Le Livre de Poche/Librairie Générale Française, 2005, p. 1132. 4. Alexandre Pouchkine, *Mozart et Salieri*, in *Poésies*, traduction, choix et présentation de Louis Martinez, Poésie /Gallimard, 1994, p. 237. 5. Henri Ghéon, *Promenades avec Mozart*, Desclée de Brouwer, 1932. 6. Pierre Jean Jouve, *Le Don Juan de Mozart*, Christian Bourgois, 1968. 7. François Mauriac, *Mozart et autres écrits sur la musique*, recueillis, présentés et annotés par François Solesmes, Encre marine, 1996. 8. E.T.A. Hoffmann, *Don Juan*, traduction par André Cœuroy, in *Romantiques Allemands, op. cit.*, p. 868. 9. Anthony Burgess, *Mozart et Amadeus*, traduit de l'anglais par Roland de Candé, Bernard Grasset, 1993.



Sacha Guitry et le génie de Mozart

Sacha Guitry dont, enfant, je suis allé voir en famille *Si Versailles m'était conté* et *Si Paris m'était conté*, m'a séduit, plus tard, par son *Mozart*. Cette comédie, jouée pour la première fois le 2 décembre 1925 avec Yvonne Printemps dans le rôle de Mozart, a pour cadre le séjour de Mozart à Paris en 1778. Imaginez-vous chez Mme d'Epinay. Mozart est au cœur de la conversation : « Et sait-on ce qu'il est devenu ? ». Grimm répond : « Lui ?... Pas grand'chose, sans doute. Les enfants de génie deviennent rarement des hommes de talent¹. » C'est un Mozart embarrassé (« Je suis très timide... ») qui se présente, et s'il vient à Paris « avec l'espoir d'y gagner beaucoup... [il a] l'intention aussi d'y perdre quelque chose !² » C'est que, « tout à fait novice, quant à l'amour... », il compte sur Mme d'Epinay pour guider ses premiers pas : « Je me disais qu'à Paris il me serait extrêmement facile d'en trouver une qui me plaise [...] je ne savais pas que les Parisiennes étaient toutes jolies ! [...] J'ai grandement besoin d'un conseil...³ » Le nom de la Guimard, une danseuse, vient sur les lèvres de Mme d'Epinay. Grimm approuve : « [...], je voulais justement faire à cette dame un cadeau qui fût digne d'elle... or, la virginité de Mozart, c'est un joli cadeau...⁴ » Grimm fait croire à la Guimard que Mozart « meurt d'amour » pour elle et il la pousse à le brusquer car « c'est le timide même ». Pas

longtemps ! Bientôt, le laquais se dispute avec sa femme, Louise, à propos de Mozart qu'il accuse de tourner autour d'elle. Il s'en plaint à Grimm, puis c'est au tour du marquis de Chambreuil de récriminer contre Mozart qui a écrit à Mlle Marie-Anne de Saint-Pons une lettre dont il trouve la liberté de langage « inconvenante [...] et certaines allusions troublantes » : « C'est un garçon qui plaît, / Qui charme, qui subjugue / Et ce serait complet / Si pour finir il lui donnait / Une leçon de fugue !⁵ »



Sacha Guitry et Yvonne Printemps

Il est temps pour Mozart de quitter Paris. Il part, « le cœur déchiré », mais en chantant : « Adieu... adieu donc, mon amour ! / [...] / Et si, plus tard, peut-être, un jour / Quelqu'un dit devant toi : / « Mozart a du Génie », / Tu répondras, mon cher amour, / Que tu sais bien un peu pourquoi.⁶ »

Sacha Guitry ne trompe pas son public quand il fait dire à Mozart : « On n'aime pas beaucoup la musique à Paris ! » Si dans la lettre à son père du 5 avril 1778 Mozart reconnaît que « messieurs les Français [...] sont maintenant en mesure d'écouter aussi de la bonne musique⁷ », il ne les ménage pas quand ils chantent : « Si seulement les Françaises ne chantaient pas d'airs italiens, je leur pardonnerais volontiers leurs beuglements français, mais gâcher ainsi de la bonne musique ! – C'est insupportable.⁸ »

1. *Mozart*, comédie de Sacha Guitry, musique de Reynaldo Hahn, *La Petite Illustration*, n° 291, 26 juin 1926, p. 7. 2. *Ibid.*, p. 11. 3. *Ibid.*, p. 15. 4. *Ibid.*, p. 16. 5. *Ibid.*, p. 22. 6. *Ibid.*, p. 20. 7. W. A. Mozart, *Correspondance*, édition française et traduction de l'allemand par Geneviève Geffray, II, Harmoniques/Flammarion, 1987, p. 291. 8. *Ibid.*, p. 292.